Erny, Alfred
Carnet d'un auteur

ALFRED ERNY

Carnet d'un Auteur



PARIS
H. DARAGON, ÉDITEUR
30, rue Duperré, 30

1904

CARNET D'UN AUTEUR

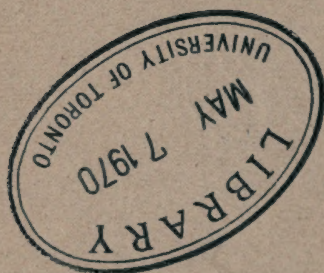
Ce volume n'a été tiré qu'à deux cents exemplaires

ALFRED ERNY

Carnet d'un Auteur



PARIS
H. DARAGON, ÉDITEUR
30, rue Duperré, 30
—
1904


UNIVERSITY OF TORONTO
MAY 7 1970
LIBRARY

CARNET D'UN AUTEUR

Mes plus anciens souvenirs de théâtre remontent à la connaissance que je fis de Michel Carré. Nous restâmes très bons amis jusqu'à sa mort, qui arriva quelque temps avant la guerre.

Il avait recueilli un chien errant qu'il avait appelé Mouck, d'après un personnage de la pièce *la Statue,* musique d'E. Reyer ; le chien lui était *tellement attaché qu'à la mort de Michel Carré il se laissa mourir de faim.* Exemple touchant que ne suivent pas toujours les êtres humains ; en quoi ils ont bien raison, car ce serait beaucoup exiger de nos amis ou de nos parents, qu'ils se laissassent périr parce que la mort nous a pris.

Michel Carré avait entraîné Ambroise

Thomas à acheter une petite propriété à Argenteuil, près de la sienne, afin de l'avoir sous la main, probablement, en cas de livrets disponibles. Carré me parlait souvent de Gustave Planche, Azevedo et autres critiques qui éreintaient fortement Gounod et sa musique. Ça l'exaspérait. Plus tard, me disait-il, on jouera ça comme du Mozart. *Se non e vero, e ben trovato.*

On m'a dit que Michel Carré, lorsqu'on lui apportait un manuscrit, le lisait avec soin... S'il avait quelque valeur, il le gardait indéfiniment chez lui ; si, au contraire, le manuscrit lui paraissait mauvais, il s'empressait de le rendre à l'auteur, avec force compliments. Mais cette histoire est-elle vraie ? Pour ma part, je ne puis dire qu'une chose, c'est que deux ou trois mois avant sa mort, je lui remis le manuscrit d'une comédie en un acte et en vers : *les Cousins ou Est-elle mariée ?* et que jamais je n'ai pu remettre la main sur ce manuscrit. Labiche, auquel j'en parlai, me dit d'un ton gouailleur : « Quelle perte pour la postérité ! » Je

n'en regrettais pas moins mon manuscrit, car c'est la seule comédie en vers que j'ai jamais faite, et les vers étaient fort bien venus, m'ont affirmé des gens qui n'avaient pas besoin de moi. De plus, la pièce avait eu un rapport très favorable de lecture au Gymnase; mais Montigny, pour diverses raisons, remit toujours à me jouer. Et pourtant à cette époque on ne portait que fort rarement des pièces en vers au Gymnase; et Montigny aimait assez les vers qu'il appelait : la langue des dieux!! Tout le temps la guigne m'a desservi au Théâtre... à d'autres, elle sert, comme à Ferrier, qui plus il avait de fours, plus il était joué.

J'allais tous les ans à Arromanches, où je fis plus ample connaissance avec Delacour, qui devint un de mes meilleurs amis et collaborateurs. C'est Michel Carré qui m'avait recommandé à lui; je lui avais montré plusieurs opéras comiques; mais ayant vu ensuite un petit acte de moi, il me dit : « Les livrets ne sont pas du tout votre affaire, faites donc des vaudevilles et des comédies,

vous êtes né pour ça. » A Arromanches se réunissait, à cette époque, toute une pléiade d'auteurs, directeurs et même acteurs. Il y avait les Dormenil père et fils, Hippolyte Coignard, Choler, Delacour, Siraudin et quelquefois Busnach. Une fois Gil Perez vint, et en me promenant avec lui je constatai de telles bizarreries que plus tard je ne fus pas étonné quand on m'apprit sa folie. Lui et Brebant, en revenant d'un déjeuner très arrosé à Courseulle, se mirent à se battre, et Gil Perez faillit être jeté hors de sa voiture.

On jouait beaucoup au whist chez Léon Dormenil, et le soir à la roulette. Siraudin, qui était un enragé joueur, avait adopté une expression un peu rabelaisienne, ou même Armand Silvestresque, mais si drôle que je tiens à la rappeler. Quand Siraudin allait dans un de ces endroits où la nécessité naturelle nous force à nous rendre, où le peuple dit que le roi va à pied, il appelait ça : jouer le zéro en plein. C'est à Arromanches que s'ébaucha ma collaboration avec Delacour par une pièce en trois actes : *la Roulette,*

qui fut reçue au Palais-Royal, où elle devait être jouée par Gil Perez et Hyacinthe. Le guignon fit que la représentation étant retardée, Delacour, impatienté, porta la pièce aux Variétés, où Coignard la joua immédiatement. La première marcha assez bien, quoique le vaudeville pur fût, à cette époque, complètement délaissé pour l'opéra bouffe. Schneider triomphait aux Variétés. Par malheur, j'avais trouvé comme mot de la fin une pointe un peu trop personnelle. Je le fis remarquer à Delacour, qui ne s'en préoccupa point, hélas ! On disait à la fin, comme morale de la pièce : Que vous jouiez sur rouge ou noir, c'est toujours Blanc qui gagne. Or M. Blanc était un des principaux membres d'un cercle situé au-dessus de la librairie Nouvelle ; on y jouait clandestinement à la roulette, et, montés par M. Blanc sans doute, les membres du cercle montèrent aussi une cabale terrible. On cria, hurla, jeta des petits bancs sur la scène. Chose bizarre, le même fait se passa au Palais-Royal, où, quand on joua *le Roi d'Amatibou* de Labiche et Cottinet, une

cabale d'un autre genre arriva au même résultat. Le dimanche je fus dans les coulisses, et comme je remarquai que la pièce faisait de l'effet et qu'on riait dans la salle, le régisseur général, appelé Rousseau, répondit brusquement et avec une parfaite courtoisie : « Oui, mais nous, nous ne rions pas. » La recette avait subi le contre-coup forcé de la cabale et était tombée subitement. Ce soir-là, la cabale s'était reposée, on avait peut-être pensé que ce jour-là il ne serait pas si facile d'empêcher un public populaire d'en avoir pour son argent.

Le lendemain lundi, la petite fête recommença, et le charivari fut tel que H. Coignard écrivit à Delacour qu'il était forcé de retirer la pièce, et allait lui mettre en répétition comme compensation la pièce de *la Femme aux Cornichons*. Comme je n'étais pour rien dans la fabrication de ces cornichons, ma seule compensation fut de voir que Coignard ne tenait pas sa parole. En effet, ni les cornichons ni la femme ne reparurent sur l'affiche.

L'acteur Michel s'était fait la tête et portait le costume de Khabil Bey, alors grand favori sur la piste de Paris. Michel fit son entrée de dos en semblant regarder au fond, et quand il se retourna, ce fut un éclat de rire général.

1880. — Causé avec Chivot : allant voir Aline Duval pour affaires, il la trouve prenant un bain de pieds... « Pas de cérémonie avec vous », dit-elle.

VERS A ALICE LODY

En la voyant on perd la carte.
Et l'on s'écrie en étourdi :
Ah ! que ne suis-je Bonaparte,
Qui fut le vainqueur de Lody !

Quand on proposait un traité à Carvalho, il disait : Oui... oui ; il prenait même la plume, puis, comme il ne voulait jamais s'engager, il la déposait en s'écriant d'un air indigné : « Non, non, c'est impossible, entre gens comme nous, de vieux amis... ! On le saurait et ça aurait l'air de méfiance. »

Jardin d'Acclimatation. — La cage des singes me fait l'effet d'une cour de collège. On se bat, on se cogne, la loi du plus fort est la meilleure. Vu un petit singe roux, rageur, poursuivant un autre petit, doux, qui se réfugie entre les bras d'un gros singe qui le protège ; l'autre crie, tourne autour, mais n'ose pas l'approcher. O humanité simiesque !

A Sainte-Hélène, le jour de la mort de Napoléon Ier, il y eut un orage effroyable, cas bizarre, car, de mémoire d'homme, il n'y avait jamais eu d'orage.

Rouen : Souvenirs. — Vu Rouen en 1857-1862. Vieilles maisons partout ; aspect curieux. Revu Rouen en 1880, deux grandes rues ont été percées après les démolitions de 1863 ; mais il reste encore beaucoup de vieilles masures, nids de punaises, de rats, me dit le gardien du Palais de Justice. A l'époque, c'était une ville odieuse à habiter. Autour de la cathédrale on démolit beaucoup, il reste encore quelques maisons accolées comme des parasites sur un arbre.

Les rues avoisinant cette cathédrale sont encore bien curieuses, maisons des XVIe et XVIIe siècles ; vu une boutique à louer dans une maison du XVIe, même du XVe siècle, avec cariatides et sculptures en bois fort jolies et bien conservées.

A Yport. — Voisin de table de la femme d'un commissionnaire en marchandises ; on parle de la graisse qui enlaidit et déforme les femmes : « Moi, dit-elle, j'ai un bon moyen pour maigrir. — Ah ! lequel ? — Il est tout près de moi », répond-elle. Et tout près d'elle était son mari, et, pour comble, elle dit à celui-ci : « Je parie que tu n'as pas compris. »

Lu la correspondance de Berlioz. Quel immense génie, et quel homme d'esprit ; mais comme la lutte pour la vie et la renommée l'ont rendu dur et difficile pour les autres ! Il était envieux, ou du moins il y avait une grande tendance, surtout envers Wagner. Il n'a guère senti non plus la valeur de Gounod que dans les derniers temps de sa vie. Les premiers essais de

Gounod au théâtre, faits en vue de conquérir le public si peu artiste de son époque, ont trompé Berlioz sur sa valeur.

Dans un drame il cite cette phrase qui est une perle : « Je te reste, ô France chérie, rassure-toi ! » Comme Berlioz je ne puis pas travailler à la campagne ou au bord de la mer, la nature me prend, et comme le dit très bien Berlioz : « Je ne pense plus, je suis absorbé. »

27 Septembre 1880. — Été à Lagny et parti à pied le long de la Marne, la route est charmante. Constaté une quantité de bois et d'arbres brûlés par le dernier et terrible hiver 1879-1880. On dirait un champ de bataille ; mais avec cette différence que les morts restent debout ; il faut la hache pour les abattre. Après un pont où je rencontre deux pêcheurs, je traverse et prends la rive droite. La route suit un lacet en forme de S et les coteaux boisés continuent jusqu'au bac d'Anet. Sur l'autre rive, une plaine nue et plate. Anet est un petit village, où tous ceux qui sont à leur porte

semblent surpris de ma présence. Comme il faut peu de chose pour les amuser ! me dis-je modestement et à part moi. En sortant d'Anet, la route monte, et une fois sur le plateau, la vue s'étend au moins à quatre ou cinq lieues au-delà de Meaux ; le panorama est superbe. En arrivant à Lagny autre panorama admirable.

8 Novembre. — Rencontré Lecoq que j'avais vu chez Chivot, il a un coupé superbe, et quels laquais ! « Tout croquant veut avoir un page. » Il me dit qu'il n'y a plus d'auteurs, il n'y a que des musiciens ! *Tutto per la Musica !* Il semble vexé que je lui demande s'il y a une pièce pour finir la saison à la Renaissance ; naturellement il croit la finir. Il me dit qu'à la Renaissance, dès que Granier n'est plus sur l'affiche, on ne retient plus de place. La renaissance, c'est lui.

12 Novembre. — Dîner chez La Rounat ; bon dîner, Membrée nous dit que la voix qui a décidé que la Gaîté ne serait pas un

théâtre de musique est celle d'Hérold, préfet de la Seine et fils d'Hérold ; comme le père a dû bondir dans l'autre monde !

Delacour me raconte que Labiche ne lisait presque jamais les pièces ; c'est lui, Delacour, qui lisait. Une fois, Labiche lut *Célimare* qui fit peu d'effet à cause de ça.

Il ne faut jamais mettre les pieds dans le plat, surtout quand on dîne chez les autres.

— Je dis à Pierson : « Je voudrais vous arracher une dent. — Comment ça ? — C'est simple. Vous avez, je crois, une dent contre moi : Une, deux ; crac, la dent a disparu : ça y est-il ? — Ça y est ! »

25 Novembre 1880. — *Le Boulevard*, journal anglais, ayant paru de 1879 à 1880, a fini sa carrière. La dame ou jeune femme fort jolie qui dirigeait ce journal ayant trouvé à se marier avec un juge anglais, elle a tout laissé là et vendu son journal coûte que coûte.

Thiers. — Il était le neveu à la mode de

Bretagne de M. Amic, cousin germain de son père ou de sa mère. M. Amic payait de Maurice sa pension et l'a fait élever à Marseille au collège. Plus tard, M. Thiers ne tint aucun compte de sa sollicitude, et quand un Amic, fils de son bienfaiteur, vint en France et se recommanda à lui, il ne fit rien pour lui. Plus tard, il essaya même de ravoir la correspondance qu'il avait eue avec le père Amic, correspondance que les ennemis de M. Thiers en Angleterre offraient de payer 100,000 francs. En mourant il laissa tout à sa femme et ne fit rien pour les Amic.

« Figaro » du 22 Décembre : Lettre d'Albert Wolff.

« Mon cher Paul,

« M. H. Fouquier a consacré aux *Parfums de Paris* un long article. Il n'aime pas tout dans la Revue, c'est son droit absolu. Cependant le critique du XIXe siècle a de l'indul-

gence pour quelques scènes, surtout pour les imitations de M. Tervil au troisième acte. Cette bienveillance de M. Fouquier est d'autant plus étonnante que M. Tervil n'a point paru à la première représentation. Il était malade ; et il l'était encore samedi soir, quand M. Fouquier l'a applaudi, à l'heure où le même M. Fouquier corrigeait les épreuves de son excellent compte rendu. M. Tervil a fait des imitations hier lundi à 11 heures, c'est-à-dire dix-huit heures après la publication de l'article. C'est toujours amusant, n'est-ce pas ?

« A. WOLFF. »

Voilà ce que je pourrais dire à mon tour : En septembre 1879, M. Wolff a consacré à *la Villa Blancmignon* un très court article. Il trouve qu'il n'y a rien dans la pièce : c'est son droit absolu. Le critique de l'*Événement* n'a d'indulgence pour aucunes scènes, et pourtant, tous ceux qui ont assisté à la première savent que le public a beaucoup ri au premier acte et à la fin du deuxième : sans

compter les gros éclats de rire qui, au troisième acte, ont accueilli la partie de whist interrompue. Cette malveillance de M. Wolff est d'autant plus étonnante que M. Wolff était parti après le deuxième acte. M. Chollcher, l'agent bien connu des auteurs en Autriche et Allemagne, était près de lui et l'a vu partir. Comment donc un critique qui se respecte a-t-il pu écrire en ces conditions : « Le troisième acte s'est terminé au milieu de la froideur et de l'indifférence générale ? »

C'est toujours amusant, n'est-ce pas ?

MORALITÉ : Faites toujours aux autres ce que vous ne désirez pas qu'on vous fasse (Évangile selon S...) ; ou bien : Si la vengeance est un plaisir des dieux, elle ne peut être un plaisir de Dieu.

1881 : Souvenirs. — On me raconte qu'Alfred Touroude, après avoir fait jouer bien des petits actes en province, dit en venant à Paris : « Je mets Dumas dans une botte, Augier dans l'autre, et Sardou, je l'.... », etc. Quelle pose !

2 Janvier. — Labiche me raconte ce mot charmant sur Delacour : « On est sûr de lui, car il est toujours à son établi. »

Visite à Dumas fils, 15 Mai 1881, au sujet de la collection Rousseau.

« Mon cher Confrère,

« J'ai vu l'ami dont je vous avais parlé et qui possède une belle collection de tableaux ; il sera enchanté de vous la montrer, mais, cependant, je dois vous avouer que ma proposition a un but intéressé.

A. DUMAS, *à part avec un rire satanique.*

« Je n'en ai jamais douté.

A. ERNY, *à part, en l'observant.*

« De noirs soupçons l'envahissent. (*Haut, d'un air qu'il essaye de rendre angélique.*) Mon seul intérêt est de voir votre collection que mon ami aussi désire beaucoup admirer.

A. DUMAS, *dissimulant sa méfiance.*

« Ah ! très bien. (*A part.*) Je dis très bien, mais ça pourrait tourner très mal. Quelle corvée me ménage-t-il ? Heureusement qu'on part bientôt pour la campagne.

A. ERNY, *d'un air rassurant.*

« J'ai trois pièces reçues, et n'ai besoin que de votre bienveillance. »

Le grand confrère visiblement soulagé tend la main au jeune confrère. Tableau : Au fond, on remarque les ruines de Carthage, et le bey de Tunis pleurant dessus, en tenant à la main le *Traité des Connaissances utiles !*

Dans les champs je sens la poésie ; mais je ne puis pas toujours l'exprimer comme je la sens. J'ai l'instrument dramatique et comique ; mais je n'ai pas le poétique ; si l'on avait tous les instruments, on serait l'homme orchestre.

Lettre à d'Artois. — « Vous m'écrivez : Que le diable vous emporte ; moi, c'est bien le diable quand je m'emporte ! Ne vous gênez donc pas pour avoir un manuscrit pur, c'est l'affaire du copiste. Moi j'ai envoyé à la copie (mardi) un brouillon qui vous aurait rendu malade au moins quinze jours. »

L'école naturaliste ne se sert jamais du mot propre.

Le décor est dans le théâtre en 1880 ce qu'est la description dans le roman.

Une fois dans la nature, je sens le grand *moi* universel me parler dans chaque feuille, dans chaque courant, dans chaque nuage qui passe.

Les trois parrains du *Courrier de Lyon* avaient été contraints, aux répétitions, de s'adjoindre Maquet pour mettre sur leurs pattes certaines scènes mal assises, entre autres la scène des Deux Lesurques dans la prison. Malgré ce renfort, les apparences de succès étaient si mal entrevues, que les auteurs en masse vendirent leurs droits à Por-

cher moyennant 1,200 francs : la pièce a été jouée cinq à six cents fois. Oh! le théâtre!...

29 Juin. — Visité Sardou à Marly-le-Roi; il est sec et maigre comme moi, et, de plus, un peu bilieux, son teint s'en ressent. Son salon, son bureau et sa salle à manger sont admirablement ornés. Il m'ouvre une carte de la forêt de Marly et me montre le tombeau plus ou moins authentique de Chilpéric. Nous parlons de Delacour, qu'il trouve Prudhomme, ce qui est la vérité, du moins pour 1881, car avant la guerre, de 1865 à 1870, il n'était ni si lourd, ni si pompeux. Nous causons philosophie. Tout en me montrant sa propriété, dont les vues sont charmantes, il me parle de sa jeunesse : « Pas un sou, il faut, dit-il, se débattre comme un tigre », et il en fait le geste avec les deux mains. Il me raconte qu'on lui avait parlé d'une jeune fille, jolie personne à marier, il part pour Nice la voir, et là apprend qu'elle est partie de la veille : c'était Mme Dubois-Mocherau, celle qu'a épousée Saint-Albin.

D'Artois a la même impression que moi sur *Joie de la Maison*, pièce vieillotte. Meilhac dit : « Pas un sou. »

Le soir de la première représentation du *Patriote*, à la Gaîté, d'Artois me raconte qu'on ne peut plus trouver de claqueurs : tous avaient été embrigadés et envoyés à la salle de Charonne où l'on fit un tel charivari à Gambetta.

Dumas dit que la science sera la religion de l'avenir ; moi je crois qu'elle y conduira.

16 Décembre 1881. — Rencontré Siraudin aux Variétés ; je lui parle de la reprise des *Deux Sourds* : « Je n'en savais rien, dit-il, si c'était une de mes pièces, ça m'intéresserait ; mais les pièces des autres, ça m'est bien égal. » Dans ses mémoires il raconte que Scribe lui disait de se préserver de ses confrères.....

Dans une lettre à Delacour, M. Deslandes dit : « Rien ne m'est plus difficile que de juger le comique. »

1882. — Hennequin me raconte que Pail-

leron et Dumas notent les mots plus ou moins spirituels qu'ils entendent dire autour d'eux. Cependant Dumas est assez riche pour ne pas emprunter.

Labiche me raconte que son fils ayant huit ans lui déclara qu'il ne voulait pas aller au collège. Que faire ? Le porter lui-même n'était pas possible ; il dit au garçon de faire venir un sergent de ville ; alors le petit garçon eut peur et partit. Le mois prochain, il se marie et va être père à son tour.

Jacques Normand me raconte que Koning débinait Serge Panine à tout le monde : « Qu'est-ce qui m'a fait une pièce comme ça ? » Il n'est pas venu à une seule répétition ; c'est G. Ohnet qui a tout conduit et mené. Cooper m'en avait dit autant.

Dupuis, du Vaudeville, me raconte qu'il a été présenté au roi Fréderic-Guillaume IV ; il lui dit : « Jouez quelques pièces d'A. de Musset ; je les aime, parce qu'il y a de l'oignon dedans. » Il entendait par là le côté croustillant.

Passé la soirée chez Ed. Hervé, du *Soleil*. Vu Coquelin qui paraissait fort gêné, ou du

moins, peu à son aise, car personne ne lui parlait qu'Hervé. Causé avec M. de Jouvencel, ancien député sous Napoléon III. Il parle de M. Thiers, il le vit chez Lise Troubetz-Koï, et, comme il s'approchait d'elle, il lui dit : « Voilà M. Thiers »; « Je vous gêne », mais il resta. Thiers s'emballa à causer de tout, ce qui faisait enrager M. Troubetz-Koï. M. Thiers avait le mépris des hommes ; il apprenait tout en se faisant préparer le travail dans la nuit, et le lendemain, s'il avait à recevoir des gens, il les épatait de sa science. « C'est cet imbécile de Barthélemy-Saint-Hilaire qui me prépare tout », disait-il.

15 Février 1882. — Vu chez A. Dumas les coupes de la Dubarry, deux vases en forme de seins, avec les bouts roses et sombres de la brune et de la blonde. Il nous montre un tableau de Fortuny : « Qu'en pense Meissonier ? dis-je à Dumas. — Ça l'embête. » (Est-ce assez vrai ?) Un jour, Meissonier, très besogneux, vient lui em-

prunter 35,000 francs. C'est raide, il lui fait des billets : « Et l'intérêt ? reprend-il. — Je ne suis pas si bête que de vous demander des intérêts », dit Dumas. Meissonier lui donna une aquarelle sur le sujet de l'affaire Clémenceau.

Dumas aime beaucoup le printemps. « Ça fait encore croire à quelque chose », dit-il. Dumas disait à Meissonier à qui on venait d'offrir 1,500,000 francs pour peindre un panorama : « En vous appelant Meissonier, ça vous permet de refuser cette grosse somme. »

8 Mai. — Vu Ch. Gounod, bien grisonné, tête toujours fine et des plus sympathiques. Il me dit qu'il a renoncé au théâtre ; il me montre le manuscrit d'une messe en musique. Au théâtre, il faut faire trop de concessions. Il me parle de Bourgault comme d'un austère et d'un convaincu. Il me dit que la foule doit être étudiée au théâtre, comme une loi ; mais qu'il ne faut pas lui trop obéir ; il faut faire son éducation. Je lui réponds qu'au théâtre il faut étudier la foule

et avoir la majorité comme à la Chambre, sinon point de succès.

Adolphe Choler me conte qu'à la première du *Prix Martin*, Gil Perez donna le premier signe de sa folie; on fut forcé de l'arrêter dans les coulisses et de lui faire changer de costume.

Un ami de D... va voir M. de Lesseps pour affaire, il entre au salon que traverse tout d'un coup Mme de Lesseps en coup de vent; il salue, elle répond à peine; enfin on l'introduit dans le bureau de M. de Lesseps qui lui dit : « Vous avez vu ma femme? — Oui. — Elle vient de me faire une scène affreuse; elle ne me prévient jamais quand elle vient dans mon bureau; elle m'a surpris avec la femme de chambre. Je fais mon service soir et matin, il me semble qu'elle peut bien me laisser ma journée. »

H. Crémieux a fait *Choufleury* avec M. de Morny.

23 Octobre. — Vu à l'Odéon X***, l'ancien agent des compositeurs, le plus désa-

gréable hâbleur qu'on puisse trouver; il prétend que la Comédie-Française est perdue après Perrin. Défilé d'auteurs qui me semblent drôles. « Parce que vous n'y êtes pas tous les jours », me répond Bourgeat. Donner tous les jours de l'eau bénite, en effet, doit être énervant. On n'est plus un homme mais un goupillon.

Le drame *les Carbonari* a été conçu et écrit à Rome en 1878 ; la censure italienne l'a refusé, et la française l'a accepté, en disant d'adoucir des mots contre l'Autriche.

A l'Odéon, Bourgeat me raconte que pour le comité de lecture, quand il y a une pièce qu'on n'ose refuser et qu'il faut trouver de mauvais prétextes, on charge Michel Masson de la lecture; il est mauvais comme une gale, ou plutôt comme un vieil auteur qu'on ne joue plus; et il éreinte la pièce, on ne peut pas dire de main de maître, car il ne l'a jamais été.

A. Wolff, dans une chronique sur Barrière, raconte que ce dernier était très jaloux de ses confrères, et surtout de leurs

succès. Un soir, quelque temps avant sa mort, je le rencontre, on jouait aux Français la première d'une pièce de Dumas ou Sardou, et, pendant le chemin (je l'avais accompagné jusqu'au théâtre), il déblatérait et semblait irrité, inquiet. Je crois qu'il ne pardonnait pas à Sardou ou Dumas d'avoir été joué aux Français avant lui, du moins pour une grande pièce, car il avait eu *le Feu au Couvent,* un petit chef-d'œuvre. Il a écrit des préfaces à toutes les pièces.

Il adorait les chats, et en avait un qui le menait absolument ; ce n'est pas même au chien du logis « qu'il fallait faire la cour » pour se mettre bien avec le maître ; c'était au chat.

En 1868, Delacour me disait en donnant à son domestique un manuscrit à rendre à M. Koning : « Voilà encore un ennemi que je me fais. »

Le soir de la première de *Fédora,* Sarah Bernhardt rachetait 700 francs un fauteuil qu'elle avait promis : elle n'a gagné ce soir-là que 300 francs.

Dans *le Petit Marquis*, Sardou donna à d'Artois un conseil pour sa pièce, qui craque juste à cet endroit-là.

1883. — Duru me dit qu'un jour de première Daubray a le trac et qu'il est très dangereux.

Pour Delacour (aigri), les succès ne venaient plus... et l'âge venait, me dit M. Labiche.

Rencontré Alexandre Dumas à l'exposition Narychkine, chez Petit, l'expert : « Travaillez-vous ? — Moi, non. Je ne travaille plus qu'aux pièces des autres, c'est bien plus commode, on n'a pas de responsabilité ! »

Puis il me raconte que Sarah Bernhardt vient lui demander de jouer *la Dame aux Camélias* à la Porte-Saint-Martin. Il allait lui donner de mauvaises raisons pour refuser, quand arrive Perrin. Tableau : Il fait des mamours à Sarah ; échange de bourdes des deux côtés : « Combien je vous regrette ! — Et moi donc ; embrassons-nous, Folleville ! — Perrin, etc... » Dumas saisit la

balle au bond, et l'entrée de Perrin lui tend la perche : « Mme Sarah venait me demander *la Dame aux Camélias*, dit Dumas. — Impossible, répond M. Perrin, la pièce appartient aux Français. » Le matin, à l'enterrement de Delacour, Najac raconte que Dumas avait dit dernièrement : « Je ne comprends pas qu'un homme comme Sardou fasse une pièce pour Sarah. » Ça lui paraissait excessif. Ma conviction est que Dumas parlait ironiquement. M. Petit fils était avec Dumas. On parle du *1814* de Meissonier, qui appartient à M. Delahante ; quand on parle du loup... Arrivée de M. Delahante !... « Il en veut 450,000 francs, dit Dumas à Petit. — Je les lui donne, dit-il ; je vais faire l'affaire sans commission. » M. Delahante promet qu'il ne le vendra qu'à lui ; car Petit fera faire la gravure. Qui est le graveur ? Jacquet.

M. Labiche me raconte qu'il a eu des discussions (avec Delacour, après la guerre) politiques. Labiche était impérialiste, et Delacour, devenu républicain, déblatérait contre

l'Empire. Alors Labiche lui répondit : « Rends ta croix, tu as trop fait de démarches pour l'avoir, tu peux bien avoir un peu de reconnaissance. » Delacour avait emprunté 12,000 francs à Labiche, qui se paya partiellement sur des actions de l'agence Roger. Quant aux 2,000 francs qui restaient, il lui dit : « Je ne te les réclamerai pas ; mais plus d'emprunts. » Delacour voulut emprunter à Augier et à Dumas.

M. Labiche me dit qu'il n'a jamais eu d'actrices pour maîtresses. A l'époque où il était de la Commission avec M. Maquet, ce dernier voulait les régenter comme un pion qu'il a été. On appelait donc la Commission : l'institution Maquet.

Céline Montaland. — Son père décachetait sa correspondance amoureuse. Il y voyait : un tel : « Je vous offre une voiture et tant par mois »; un autre : « des bijoux, une campagne ». — « Tout ça, c'est très bien, disait le père Montaland ; eh bien ! et moi, on ne m'offre rien ? »

M. de Galliffet racontait au cercle l'histoire suivante. Pendant la guerre d'Italie (1859) on l'envoya à la recherche de Victor-Emmanuel ; impossible de le trouver ; il mit enfin la main dessus dans une ferme, où il le trouva assis en chemise sur une chaise et fumant sa pipe : « Sa Majesté Napoléon, dit M. de Galliffet, m'a chargé de tel message. Que faudra-t-il lui répondre ? — Que j'ai déniché dans cette ferme deux petites paysannes très jolies. »

Céline Chaumont. — Après l'insuccès de *Madame est jalouse* et de *Pot au lait* (mai 1883), les directeurs du Palais-Royal, voulant se débarrasser de Chaumont, lui firent des critiques acerbes sur son four, la sachant très colère. Leur jeu réussit ; elle prit son engagement, le déchira par morceaux et le leur jeta au nez. Une fois partie, ils dansèrent la polka du soulagement après avoir feint de regretter ce qu'elle avait fait.

D'une actrice. — Elle est indispensable à

son théâtre, car elle joue les grandes inutilités.

Meilhac a raconté à Choler que la collaboration avec Mortier se passe ainsi : Meilhac lit un travail, Mortier dit : « Ça sera sifflé. » Alors Meilhac répond : « Proposez autre chose. » Mortier ne trouve rien.

M. Cormon me raconte qu'il a donné une pièce au Vaudeville en 1837 ; c'était près de l'Hôtel de Nantes. Il a écrit pour les débuts de Lafférière et de Bressant. Il a eu sa première pièce en 1832 dans un petit théâtre qui était à peu près où est Cluny maintenant. A cette époque, on demandait des pièces aux jeunes gens !

1884. — Mot de Sardou raconté par Choler : « J'ai été exploité par les directeurs ; je les exploite à mon tour. » Un jour, il était avec d'Artois ; vient M. Harmand qui offre 5,000 francs de prime et s'en va, Sardou dit à d'Artois : « Il va revenir, et ça lui coûtera 1,000 francs de plus. »

A la représentation générale de *la Co-*

saque, il paraît que Meilhac, enflé comme une grenouille, dit : « On veut couper ma prose comme de la galette. » Alors Milhaud lui dit : « Allez vous asseoir dans le fauteuil de Molière et restez-y ! »

Frédéric Lemaître entre dans un établissement à 0 fr. 15 centimes, il était pressé et tout était pris : alors, avec sa canne il frappe aux portes et crie d'une voix de Stentor : « Sortez, sortez tous ! » Émoi général, les uns avec leur culotte à la main. Alors Frédéric entre dans l'un des cabinets et dit de la porte, avec un beau geste : « Et maintenant, rentrez ! »

1885 : Arnold Mortier. — Vanloo me raconte que Mortier a eu des débuts très durs ; il habitait Passy et avait femme et enfants. Il tâchait de placer de la copie dans les journaux ; et n'avait souvent que trois sous pour prendre l'omnibus. Quelquefois, il gagnait 3 ou 4 francs et, « alors, disait-il à Vanloo, on vivait deux ou trois jours ». Plus tard, il gagnait au *Figaro* 50,000 francs,

12,000 francs de chronique et ses parts de gérance.

A l'Hôtel Continental, il y a un officier de uhlans qui est le préposé aux réceptions après boire; il déblatère contre les Français. A un dîner, Paul Déroulède demanda son expulsion, et il fut chassé.

Émile Pessard me raconte qu'étant prix de Rome, il vit Carvalho en 1865-1867 et lui dit qu'il espérait ne pas attendre vingt ans. L'autre le félicita et lui dit : « Voilà des armoires pleines de livrets manuscrits, choisissez! » Il lui donna la clef. Pessard emporta soixante manuscrits, les trouva mauvais. Carvalho lui dit : « Prenez-en soixante autres! » et il les prit : idem. Alors il désespéra, et eut le *Capitaine Fracasse*.

Ém. Pessart me raconte que le pianiste Acher fut amoureux de l'impératrice Eugénie. Une fois même il voulut se livrer à des déclarations trop effectives. On le fit mettre dans une maison de santé où il mourut : c'était l'auteur de la fameuse danse espagnole qu'ont pianotée plus de

dix mille pianoteurs. Cette seconde fantaisie espagnole devait lui coûter cher.

Mme Carvalho ne se gênait guère avec le public ; dans une de ses dernières représentations de *la Flûte enchantée*, on bissait un morceau ; elle saluait et disait bas au chef d'orchestre : « Des flûtes, plus souvent que je recommencerai pour une salle pareille. » Aux premiers rangs de l'orchestre, on riait ferme.

LE REVOLVER

Pourquoi ce revolver auprès de votre lit ?
Est-il pour empêcher qu'on pénètre en ce temple ?
Ou plutôt pour punir quelqu'amoureux délit ?
Pas du tout, au contraire, il est là comme exemple.

1886. — Le jeune George Laguerre est avec Mlle Durand, des Français ; il en est très toqué ; elle aussi le gobe ; ils ne voient que les communards. Dernièrement elle avait été jouer, au lycée Louis-le-Grand, l'à-propos de Racine *d'A. de L.* Ils étaient cinq. Le souffleur monta sur le siège, et le cocher s'écria, sans se douter qu'il faisait un mot : « A la guerre comme à la guerre ! »

16 Avril. — Visité M. Labiche qui se plaint de vertiges, et qui ne peut, dit-il, marcher qu'avec deux cannes. Sa maladie de cœur s'est bien compliquée. Ne pouvant pas sortir, il est assez pâle. Il me montre un manuscrit dans son antichambre, il ne pourra plus le lire, ça le fatigue. Il me dit qu'au début de sa direction B... était venu le voir ; il l'a jugé tout de suite comme un pompeux imbécile. B... lui dit que les anciens directeurs du Palais-Royal avaient laissé péricliter le théâtre, et qu'il allait le relever ; qu'à Rouen, etc., il avait fait ses preuves. Depuis, ces fameuses preuves se sont changées en épreuves. « Les directeurs, me dit-il, sont absolument incapables de juger une pièce. » Une autre fois B... lui écrivit : « Cher Maître, je viens vous demander la permission de mettre *le Petit Voyage* au répertoire du Palais-Royal. » Ce qu'il entendait par là, c'était de jouer ce petit chef-d'œuvre quatre fois en matinée. Labiche refusa : « Ils prennent les auteurs, me dit-il, pour leurs domestiques. »

Plunket, un jour, lui ayant envoyé du

papier timbré pour avoir laissé jouer *les Trente-sept sous de Montaudoin* à un concert Eden, Labiche retira alors du répertoire du Palais-Royal quatre-vingt-quatre de ses pièces. « Quand vous les voudrez, vous viendrez me les demander. » Plunket lui écrivit après une lettre d'excuses. Quand on joua *les Chemins de fer* au Palais-Royal, on fit de l'argent pendant un mois, plus de 100,000 francs. Puis, il y eut quinze jours de neige si épaisse et si persistante, qu'elle coupa net les recettes et les abords du Palais-Royal. Le personnage joué par Hyacinthe avait été fait pour Brasseur, qui, pour je ne sais quelle raison, ne voulut pas le jouer.

Il paraît qu'à une représentation de *Chamillac*, de Feuillet, Augier était venu. Tous les deux sont très sourds, aussi on riait de leur causerie, car, à chaque observation, ils criaient à tue-tête. Avec Labiche, autre sourd, c'eût été un trio remarquable.

M. Jules Claretie, directeur des Français, voulant se présenter à l'Académie, a repris

le Fruit défendu de C. Doucet, pour avoir sa voix et celles de ses amis.

29 Septembre. — Rencontré Sardou. Il me parle du théâtre de Labiche qui, dit-il, ne tiendra pas, parce que la femme y manque ; en effet, les rôles de femmes sont toujours rares. Il dit que c'est la même raison qui a fait vieillir Paul de Kock. Il me donne aussi sur Hamlet un point de vue tout nouveau : puisqu'il voit l'ombre de son père qui lui parle, et qu'il agit en conséquence, c'est qu'il y croit ; alors, son fameux monologue est absurde : être ou ne pas être ; car il ne peut douter de l'immortalité et de l'autre monde, un être de l'autre monde lui ayant parlé. Que lui faut-il de plus ? C'est la preuve la plus forte ; ses doutes sont absurdes.

Vu une représentation aux Français *du Marquis de Villemer*, fin du dernier acte, situation poignante. La salle était haletante, on aurait entendu voler un mouchoir. Mlle Broisat était en scène avec Delaunay

assis : elle se penche vers lui et lance un p... ce fut un effet peu dramatique, mais bien imprévu.

25 Décembre. — Rencontré Sardou, il me raconte qu'on a sifflé *la Famille Benoiton*, et comme on disait que ce n'était pas moral, surtout Timothée Trim, alors Sardou fit un article qu'il signa : « Un père de famille », et que tout le monde trouva très bien.

1887. — Michel Carré fils vient de faire représenter un opéra comique à Aix. A ce sujet, je me souviens que son père me disait une fois, devant lui, en 1867 ou 1868 : « Toi, si tu fais jamais des vaudevilles, je te fouette. — Et pourquoi pas ? lui ai-je dit. Il aura peut-être autant de talent que vous. »

J'ai été au collège de Nantes avec Clémenceau et le général Boulanger. Ces deux radicaux sont très gênés d'avoir été élevés dans une pension religieuse qui existait alors rue du Calvaire et qui était tenue par

un prêtre, l'abbé Bouillé. Il faisait successivement servir sa messe du dimanche par ses jeunes élèves. On ne voit pas bien ces deux radicaux en petites chasubles blanches et disant : *Amen*.

Pendant l'Empire, il est arrivé une histoire curieuse à M. Rondeau, il était consul à Ancône au moment des événements italiens. Le général Cialdini vint devant Ancône. Il somme la ville de se rendre. Rondeau avait pour instructions officielles de s'opposer à l'entrée du général. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il reçut un messager de Cialdini qui lui montra une lettre autographe de l'empereur Napoléon III l'autorisant à entrer dans Ancône. Pour cette boulette diplomatique, Rondeau fut mis en disponibilité.

L'Abbé Constantin va être arrangé pour le théâtre ; et il est curieux que l'apologie d'un prêtre catholique soit faite, dans un roman, par un juif, L. Halevy, et dans la pièce, par H. Crémieux, un autre juif.

Bertrand me raconte, qu'aux répétitions

du *Voyage d'agrément*, Gondinet pensait, comme lui, qu'il manquait quelque chose au deuxième acte, et ce n'est que vingt-quatre heures avant la première qu'il trouva le changement du directeur de la prison.

Pessard me raconte qu'à un dîner Audran lui dit : « Eh bien ! mon pauvre Pessard, vous êtes donc toujours dans la gêne ; vous avez des leçons, je pense ; c'est bien ennuyeux. Moi j'ai un hôtel ; si vous passez par là, il y aura toujours un couvert pour vous à déjeuner. » Un médecin prit la défense de Pessard et dit : « Voilà M. Audran qui fait de la musiquette, et Pessard de la bonne musique ; mais M. Audran tient à faire savoir qu'il a un hôtel ! »

Il paraît que Marie Laurent dit ceci après avoir joué *Lucrèce Borgia* : « Pendant toute ma vie théâtrale, j'ai cherché mon enfant sans le trouver ; dans *Lucrèce Borgia* je le trouve enfin, et il me tue : pas de chance ! »

Vu l'exposition du XVIIe et du XVIIIe siècle, Hôtel Chimay : très intéressante ; les portraits surtout m'ont frappé pour l'idée

réelle qu'ils donnent des personnages historiques. *Mme de Sévigné*, par Mignard, a une figure lourde, commune, grosse, vulgaire ; c'est une bonne paysanne normande qui n'a dû avoir aucun sens, excepté celui du ridicule, son esprit a dû concentrer toutes ses facultés, et il n'est rien resté pour la femme. On comprend qu'elle ait résisté tant et tant à son cousin Bussy-Rabutin, la plus grande potineuse et concierge du XVIIe siècle. *Mme Louise*, fille de Louis XV, abbesse de...? type de cocotte, yeux à tirage, figure souriante, en tout séduisante, et a dû être séduite bien souvent, quoiqu'abbesse. *Mme de Pompadour*, pastel par Latour : exquis, on comprend la séduction. *Mme de Maintenon*, un portrait très joli et très séduisant. Deux miniatures de Louis XIV par Petitot ; le grand Roi paraît bien petit, et surtout bien commun, un garçon boucher est plus distingué maintenant. *Mme de Montespan*, jolie, mais molichonne autant qu'elle a été folichonne, on comprend que Mme de Maintenon l'ait remplacée. *Mme Henriette, Reine*

d'Angleterre, un type de grue et de petite grisette, comme on ne comprend pas le lyrisme de Madame se meurt! Madame est morte! Tant mieux pour elle et pour les autres.

Souvenirs du 4 septembre 1870. — Le 3 au soir, je me promenais sur le boulevard, quand je rencontrai Ambroise Thomas que j'ai perdu de vue depuis, et qui m'annonça l'effroyable désastre de Sedan. Consternation générale.

Le lendemain, pensant comme tout le monde qu'il allait se passer quelque chose, je me rendis dans la journée du côté de la Chambre des députés; le changement de Gouvernement avait eu lieu, et des voyous ou gamins écrivaient à la craie sur les trottoirs de la rue Royale, tous les noms du Gouvernement provisoire. La foule était énorme, et au coin de la rue Royale et de la rue du Faubourg-Saint-Honoré il y avait un buste de l'Empereur ou de l'Impératrice qu'on démolit et jeta dans la rue, aux applaudissements de tout le monde.

Un peu plus tard, je vis arriver un groupe d'hommes armés de fusils de chasse, et qui se dirigeait vers la Chambre des députés. Le désordre était si grand dans le Gouvernement que personne n'avait songé à les arrêter.

Je rencontrai M. X*** qui me dit : « Tout est fini, l'Empire est à bas ! » — « A bas l'Empire ! » cria le peuple, ce fameux peuple qui l'avait acclamé si souvent. Sans la catastrophe de Sedan, l'Empereur aurait pu faire la paix moyennant 2 milliards, et une bordure de frontière le long du Rhin, comprenant Strasbourg, New-Brisach et quelques autres villes de la rive gauche. C'eût été dix fois moins triste que la perte de l'Alsace-Lorraine ; mais les illusions étaient encore si grandes en France, que le pays n'aurait peut-être pas accepté. La dynastie aurait croulé d'ailleurs après une paix pareille.

D'Auriac pense, comme moi, que les Chinois nous envahiront un jour. Les invasions de Tamerlan se renouvelleront avec des fusils et des canons perfectionnés.

En 1866, j'ai eu une audience de Napo-

léon III ; je tiens à en noter les détails. M. de Morny était mort, et comme je parlais de lui, l'Empereur me demanda vivement si je l'avais connu. Je m'étais adressé à M. Mocquard, secrétaire de l'Empereur, pour avoir la lettre d'audience ; je pris la tenue de soirée, et arrivai vers 2 heures aux Tuileries. Mon cocher de fiacre avait l'air très fier de me conduire. On me fit attendre dans une grande antichambre, où je trouvai trois ou quatre huissiers, gardes, etc. Je remarquai un plateau avec deux ou trois carafes contenant des morceaux d'ananas dans de l'eau. On m'introduisit dans le cabinet de l'Empereur qui donnait sur le jardin. J'y remarquai une grande table couverte de livres et le portrait en pied du prince impérial. L'Empereur était près de la cheminée dans un fauteuil, et fumant d'éternelles cigarettes ; il me posa des questions au sujet de mon idée d'adapter le télégraphe aux ballons pour la guerre ; mais me fit remarquer que dans les batailles, la fumée gênait beaucoup les observations. Je lui

parlai d'Henri Martin, auquel il parut beaucoup s'intéresser. Puis on annonça M. Rouland, garde des Sceaux ; comme j'attendais ce qu'allait dire l'Empereur, il hésita un peu et dit : « Faites entrer ! » Au moment où l'huissier sortit, je me levai pour prendre congé et pour saluer ; je fis deux pas en avant, l'Empereur recula brusquement, craignant peut-être un attentat ; mais me voyant sourire, il se mit à rire et me salua très gracieusement.

X*** me raconte qu'étant secrétaire de l'Odéon, il vit, au milieu de neuf cents pièces non reçues, une qu'il avait lue ainsi que deux autres d'Henri Tabusson, le romancier. Il alla en parler à Koning en le priant de la lire, Koning lui répondit textuellement : « Je ne la lirai pas, je ne m'y connais pas. En fait de théâtre, je fais comme pour mes fournitures ; si j'ai besoin d'un bon vêtement, je vais chez un bon tailleur, pour de bons souliers, chez un bon bottier, etc. La qualité des directeurs baisse », me dit-il, et il a bien raison.

M. Ritt, directeur de l'Opéra, a été d'abord facteur au beurre à la Halle. Position qui s'achète. Il y a gagné 800,000 francs et, après, se fit directeur à l'Opéra-Comique et ailleurs : il y gagna beaucoup d'argent.

D... me raconte qu'en 1878, après ou pendant l'Exposition, l'ambassadeur chinois fit cadeau au maréchal de Mac-Mahon d'un éventail; il en parut surpris : « Lisez ce qu'il y a écrit dessus, dit-il : « Nul ne touchera à qui aura cet éventail, ordre de « l'Empereur. » Celui qui racontait ça estimait, comme moi, qu'il y avait là-dessous une idée profonde. Les Chinois envahissant l'Europe, cet éventail serait devenu un talisman. Les invasions mongoles de Gengis-Khan et de Tamerlan pourraient revenir, selon les lois fatales de l'Histoire.

On dit que l'hôtel d'Arsène Houssaye avait une sortie particulière, c'est vrai : c'est au 23 de la rue de Chateaubriand. Un long couloir entre les murs des deux maisons a été gardé par les architectes, et va rejoindre la cour de l'hôtel de l'avenue Friedland.

Siraudin avait mis dans son bureau une pancarte avec ces mots suggestifs : « On est prié de ne pas moisir ici. »

Un jour, Delacroix alla chez le duc de La Rochefoucauld, qui lui fit un discours à la Prudhomme, lui reprochant d'avoir mal tourné comme peintre : « Je suis Delacroix, dit celui-ci », et rien de plus ! A cette époque, on fit une chanson sur lui, car il devait être décoré et ne le fut pas. On jouait sur le mot Delacroix : « raté la croix, y a trouvé sa croix, etc. ». Cela agaça fort le maître, qui regretta de s'être fagotté, lissé, habillé, pour aller chez le ministre.

Haro eut affaire à une femme du monde qui lui reprocha amèrement d'avoir poussé son mari à acheter un Troyon 6,000 francs. Ce mari mourut peu après et Haro vendit le Troyon 40,000 francs. Fureur nouvelle de la veuve, ahurissement de Haro à qui elle dit : « Je suis furieuse que vous ne lui ayez pas fait acheter plus de Troyons. »

1890. — *Benvenuto* de Diaz a fait four à l'Opéra-Comique. Diaz croyait tant à sa

partition qu'il dit à sa principale interprète : « Après la centième, la pièce vous suivra à l'Opéra. »

1891. — La mort n'est qu'un tunnel ; après quelques minutes de nuit complète, on retrouve la lumière plus vive et plus belle.

Mme Adélaïde, sœur du roi Louis-Philippe, avait contracté un mariage morganatique avec un général. L'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, serait leur fils.

Jules Laffite, le directeur du *Voltaire* et autres journaux, fut cuisinier à bord d'un vapeur : c'est comme tel qu'il arriva à l'île Maurice où il devint, par sa valeur personnelle et son mariage avec Mlle Gimel, fille légitimée d'un notaire, administrateur et rédacteur du *Commercial Gazette*.

José Dupuis a débuté en 1849, à Bobino, dans un petit acte de Léon Morand : il y a eu du succès.

Septembre 1892. — Parodi me raconte que Dumas est positivement amoureux fou

de Mme E..., fille de Régnier, l'ancien comédien, femme très spirituelle, dit-on. C'est bizarre cette passion *in extremis*. Il paraît que Dumas craint la nouvelle école naturaliste; il sent qu'on le guette, et craint à son âge un four : « On jouera la pièce après ma mort », a-t-il dit à un ami, à propos de *la Route de Thèbes*. Il paraît que cette pièce était l'histoire d'un vieillard qui tombe sous la coupe d'une jeune femme. Si la pièce a été réellement faite avant sa passion pour Mme E..., elle eût été prophétique pour lui. Est-ce vrai ? A propos des retards de sa pièce, on a dit aussi qu'il n'a pu arriver au bout de la route de Thèbes, parce qu'il s'était trop attardé sur l'Escalier !.....

A dix ans on casse tout, à vingt on voudrait casser tout, et à trente on voudrait bien être casé.

1er Octobre 1893. — Remarqué le feuilleton de Jules Lemaître, homme à deux faces, l'une fait de la critique, l'autre pond des pièces. Cette situation, dont Albert Wolff

avait vu souvent les inconvénients, cause quelque embarras à M. Lemaître, pour les directeurs, et à Jules, pour les critiques. Il faut voir avec quelle douceur évangélique M. Jules traite ses confrères, surtout ceux qui font partie de la presse : c'est un beurre, c'est un onguent. Il est doux comme le miel de l'Hymette. Je ne garantis pas cependant qu'il en ait goûté. Quand la provision de sucre est épuisée, il donne de l'eau bénite, en veux-tu? en voilà ! Ce n'est plus un critique, c'est un bénitier.

En 1869, quand fut représentée ma première pièce, *la Roulette*, H. Coignard, le directeur des Variétés, ne trouvant pas mon nom assez... aristocratique, me demanda de signer de Cerny, parce qu'il y avait ce nom dans une pièce à succès aristo, et que c'était la mode de prendre des pseudonymes. Je refusai, et préférai signer *Ermy;* si bien qu'à cette époque, tout étant à l'Offenbach, dans un compte rendu de ma pièce, un Prudhomme journaliste dit ceci : « Oh ! si cet R mis dessous avait été d'Offenbach,

quel succès! » Ce calembour fit peu d'effet.

M. de Vasselot, sculpteur, a épousé Mlle de Sombreuil, celle-ci a dit au peintre Grandsire que l'histoire du fameux verre de sang, de Mlle de Sombreuil, n'était pas exacte. La vérité serait qu'un individu ou garde national offrit à Mlle de Sombreuil, la forçant à boire, un verre de vin très rouge, qu'il tenait en sa main couverte de sang, ce qui modifie bien la fameuse légende.

G. C..., dont j'ai parlé si souvent dans mes souvenirs, a été très mauvais pour sa femme, une Yankee très petite, qu'il a rendue très grandement malheureuse. Il doit hériter d'une dame J..., veuve d'un ancien pair de France (?), m'a-t-on dit. Cette dame J... a des héritiers de sa famille fort malheureux ; mais ils sont tous déshérités au profit de C... qui (m'a dit la personne m'ayant renseigné) *lui passa la brosse* (expression très fin de siècle) pour chauffer les pieds.

Le coiffeur de Renan lui ayant dit une fois : « Il paraît que vous venez de faire un livre très bien ; vous devriez bien m'en

donner un exemplaire avec une belle dédicace. — Soit ! », dit Renan, et il mit sur le volume : « A mon raseur, son bien reconnaissant E. RENAN. »

Affaires de Panama. — Le dossier révélateur aurait été volé et offert au préfet de police qui refusa. Alors on l'offrit au Comte de Paris qui l'acheta, et c'est lui qui l'a donné, ou donné en copie, à Drumont. Constant aurait acheté une autre copie.

Théodore Barrière me revient en mémoire, et je tiens à noter mes souvenirs à son sujet. Il avait épousé la fille de Mme de Prébois. Barrière adorait les chats ; il y en avait chez lui, comme d'autres ont des chiens : chacun son goût ! Tous ces quadrupèdes sentent mauvais et sont gênants ; je les comprends seulement chez les vieilles filles, qui ont besoin d'épancher leurs désirs de tendresse non assouvis.

Barrière était très ombrageux, mais très bon, et je suis sûr qu'il aurait collaboré avec moi, sans diverses circonstances ou

personnes fabriquant des circonstances qui l'ont éloigné de moi. J'ai conservé un excellent souvenir de lui. Il a dû aussi collaborer avec Hennequin ; mais ça n'a pas abouti non plus.

19 Octobre : Mort de Gounod. — Je l'ai connu grâce à son docteur ou un de ses docteurs, M. Laguerre, pseudo-oncle du député Georges Laguerre.

A l'époque où il était plongé dans son mysticisme ultra-religieux, Gounod me dit une fois : « Je veux faire le lac autour de moi. » Voulant sans doute dire par là qu'il voulait être tranquille. Plus tard je lui rappelai cette phrase ; il n'y comprit rien, et fut très étonné quand je lui dis qu'il en était l'auteur responsable.

1er Novembre. — La pièce de Sardou, *Mme Sans-Gêne,* a réussi ; mais Sardou a tout sacrifié à Réjane, même la pièce, car il n'y en a guère, tout est en détails historiques. Je suis convaincu, connaissant bien la

valeur de Sardou, que s'il a agi ainsi, c'est qu'il l'a bien voulu ; il aura cru, et je le crois, très drôle de faire une série de tableaux comme les protagonistes de l'École du Théâtre libre... de tout intérêt, et de toute intrigue ; et le plus drôle, c'est qu'ils ne s'en sont pas aperçus. *La Mort du duc d'Enghien* était dans ce genre-là ; mais cette dernière pièce (?) était dramatique, tandis que *Mme Sans-Gêne* est comique.

« L'Amour brode », par F. de Curel. — Il m'a été donné, par hasard, de me trouver avec une femme qui a tout l'air d'être l'héroïne (?) visée par le noble gentilhomme auteur de cette pièce. Au mois de septembre, revenant d'un voyage en Suisse, je me suis trouvé en wagon avec une veuve jeune et ayant hérité de son mari (M. de B...), comme dans *l'Amour brode*. Elle voyageait avec sa cousine et confidente (comme idem). Elle m'a semblé être une ultra-névrosée (comme idem), ne sachant pas trop ce qu'elle voulait. D'autres parti-

cularités m'ont fait penser que ce pouvait bien être celle que M. de Curel a prise pour modèle : elle s'appelait Mme de B...

13 Novembre. — Vu un directeur qui passe à bon droit pour se faire céder une partie des droits d'auteur. Il a tourné deux ou trois fois autour du pot..... de vin dramatique; et comme il a vu que ça ne mordait pas, il a retiré sa ligne. Le théâtre est de plus en plus dans la main des faiseurs... de coups, non pas de Bourse, mais de la bourse ou la vie théâtrale. On n'est joué qu'en payant une dîme, comme au temps moyen... âgeux.

Pendant la Révolution, le château de Najac (dans le Midi) fut vendu 11 francs (onze francs), en or probablement : voilà qui est curieux. Notre confrère, Émile de Najac, a-t-il su ce fait de son vivant?

1894. — Rencontré Audran, il me dit que beaucoup de directeurs demandent des droits, et qu'on est bien heureux d'être

joué ! Farceur, va ! Je lui parle de Liorat : « Il ne l'aime pas, dit-il, parce qu'il n'a pas de chance ! » Qu'en sait-il ? Preuve d'égoïsme. Il me dit modestement qu'il est le musicien dans son genre qui a eu le plus de succès.

Rencontré Saint-Germain, qui a maintenant des cheveux blancs. Il me dit qu'il va quitter le Palais-Royal pour se reposer. « Ça l'ennuie, dit-il, de jouer avec Mme Frantz Nel, qui n'a pas de talent, et M. Calvin, qui lui déplaît !! » Toujours bien grincheux M. Saint-Germain. Dumas en avait fait un bon type dans sa pièce.

Aménités académiques. — Un grand académicien en rencontre un plus petit, qui venait d'avoir un succès en vers..., et contre tous, à la Comédie-Française. « Mon cher, dit le grand, je ne puis pas vous féliciter de votre succès, car je n'ai vu que le deuxième acte, et il paraît que c'est le plus ennuyeux. » Un peu interloqué, le confrère répondit avec bonhomie : « Je vous remercie de votre compliment, il est bien naturel. »

Il paraît que Mac-Mahon a raconté, dans un dîner militaire, qu'à Magenta il n'a pas été si malin que ça. Les zouaves formaient l'aile gauche de son corps d'armée, et ils étaient à une certaine distance de lui. Ayant entendu la fusillade, ils ne purent être arrêtés par leurs officiers et coururent au feu. Mac-Mahon suivit avec son corps d'armée, et voilà comment la bataille de Magenta fut gagnée, au moment où elle était presque perdue par Napoléon III, dit l'invincible.

M. Boucheron, l'auteur de *Miss Helyett*, est, paraît-il, un homme très satisfait de ses œuvres. A une répétition, il disait : « Il manque un mot dans tel endroit, je ne l'ai pas, mais je le trouverai, car vous pensez bien qu'un homme qui sème l'esprit comme moi tous les matins, n'est pas embarrassé !..... »

M. Jules Barbier, le raseur dramatique, vient d'avoir une belle scène à Rouen avec *Néron*. Il a été assez cabotin, lui et le musicien Rubinstein, pour venir en scène, et là, tous deux, se jetèrent dans les bras l'un

de l'autre et s'embrassèrent. Quelle comédie grotesque !

Un auteur qui se respecte ne doit jamais paraître en scène.

Quand on joua à l'Opéra-Comique *le Flibustier*, avec musique de César *Cui* (Le Cuit de Russie, comme je l'appelais, ne pas confondre avec cuir de Russie), Carvalho, voulant faire du zèle, fit abattre une cloison pour recevoir dignement les Grands-Ducs de Russie, qui honoraient le théâtre (vieux cliché) de leur présence. Un des grands-ducs (un des plus grands) dit à ce pauvre Carvalho, qui en resta bleu : « J'aime beaucoup le général Cui comme militaire ; mais, comme compositeur, je trouve qu'il fait de la musique à endormir un éléphant. » Tête de Carvalho. Il eût été plus juste de dire à endormir une marmotte, cette petite bête, chère aux Auvergnats, ayant une disposition particulière au sommeil.

Un jour, Carvalho sort de son bureau en tenant par l'épaule un jeune musicien ; il lui disait : « C'est charmant tout ce que vous

avez fait, vous êtes un homme d'avenir. » Le jeune buvait du lait. Pessard, qui attendait, entre dans le bureau ; Carvalho lui dit : « C'est une nullité, il ne fera jamais rien ; mais j'ai tenu à lui être agréable. » Tout Carvalho est là. Pessard lui dit : « Vous êtes un joli farceur, vous ne croyez à rien, vous fichez tout le monde dedans ; mais il faut vous rendre cette justice, vous êtes aussi un joli charmeur. »

1895 (19 Janvier) : Raoul Toché. — On apprend aujourd'hui le suicide de ce pauvre garçon, qui avait eu tous les bonheurs, et qui malgré tout s'est laissé entraîner à des compromissions avec des usuriers. Se croyant perdu comme ce pauvre Hector Crémieux, ou tout au moins compromis dans des affaires véreuses, il a voulu en finir. Hélas ! pour un occultiste, là où il croyait trouver le repos, il aura les souffrances.

Un de mes amis, en 1859, a vu à Marseille Alexandre Dumas père se promener

en voiture avec sa maîtresse, Juliette, habillée, ou plutôt déguisée, en officier de marine, et lui en chef Circassien. Il voulut aller avec sa belle visiter un navire de guerre, et ne se rendit pas compte du refus des officiers horripilés de ce carnavalesque officier. Dumas père n'avait pas du tout le sens du grotesque. Il en donna une preuve pour cette fameuse photographie d'Ada-Menken, où il était représenté souriant et en manche de chemise, avec Ada-Menken (l'acrobate!) en maillot chair, et sur ses genoux. Dumas fils fut horripilé et voulut faire cesser ce scandale; mais il apprit que son père avait reçu de l'argent, et il fut forcé d'indemniser le photographe.

1897. — Le peintre Grandsire me raconte que Baudry, le grand peintre, se trouvant à l'Opéra en train de revoir ses toiles du foyer, il dit au pompier de service qui se trouvait là : « Quel désastre si le feu prenait et que tout ça brûlait! — Oh! oui, Monsieur, dit le pompier, d'autant plus que

la fumée produite par les tableaux c'est une sale fumée... et puante ! »

1898. — Thiron, l'acteur si connu de la Comédie-Française, avait la mauvaise habitude, comme Frédéric Lemaître, de se griser sans modération. Un jour qu'on jouait une pièce de Musset, dont un acte se passait dans une forêt, voyant Thiron pompette, Delaunay dit : « Il y aura un renard dans la forêt. »

Une autre fois, jouant *l'Été de la Saint-Martin*, Thiron se mit tout à coup à réciter des vers du *Luthier de Crémone*, de Coppée. On voit d'ici l'effet désastreusement comique de ces vers, dits en même temps que la prose de Meilhac qui donnait la réplique.

Quand Mlle V.-Z... qui, aussi, avait ce défaut, eut son fameux renard, du *Barbier de Séville*, la voyant dans cet état, Fugère lui dit tout bas : « Feignez de vous évanouir, ça sauvera tout », mais V.-Z..., qui était dans les vignes jusqu'au cou, lui dit :

« Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? »

Quand l'Opéra-Comique brûla en 1887, on jouait *Mignon*, où il y a un incendie au troisième acte. Il est curieux de constater qu'à plusieurs reprises, quand on joua cette pièce, il y eut des commencements d'incendie : le feu attirait-il le feu ?

1898. — Rochefort est aussi prodigue pour les pauvres que pour les femmes, jamais il ne refuse à qui lui demande, et on l'a vu donner jusqu'à cinq francs à un pauvre : voilà qui plaidera pour lui auprès de Dieu, auquel il ne croit pas.

Labiche était un des hommes les plus spirituels de son temps ; en voici deux mots des plus fins et des plus gouailleurs. Quelque temps avant sa mort, il était au lit, très malade ; et son fils unique, très pieux, très catholique, lui parlait de l'autre monde, du bonheur d'être auprès de Dieu... Labiche lui répondit de son air bonasse : « Veux-tu y aller à ma place ? » Mot de parpaillot, mais bien fin.

Un jour, dans un grand dîner, chez une dame qui tenait boutique d'esprit, Renan parlait. Labiche ayant voulu dire un mot, la maîtresse de maison lui fit signe, et, à mi-voix, lui dit : « N'interrompez pas un homme comme cela ! » Quand Renan eut fini, la dame dit à Labiche : « Vous avez la parole. — Oh ! mon Dieu, dit Labiche, je ne voulais dire que deux mots, redemander des flageolets. » Il a laissé en manuscrit *le Roi d'Amatibou*, en quatre actes, joué au Palais-Royal en 1869, sans succès, mais néanmoins un petit chef-d'œuvre d'esprit et de comique.

F. Coppée. — Bon garçon, mais bien faible de caractère ; il aurait dû se contenter d'être un exquis poète ; il a voulu donner son avis sur Zola, a fait une gaffe, deux même, puis a retiré ce qu'il avait dit. En voyant le mouvement unanime contre Zola, il prit peur et se rétracta par un article, dans le *Journal*, intitulé : *Crève l'armée !* Un peu tard, hélas !

Jules Lermina. — Très petit, encore plus minuscule que G. B..., que Jules de Gastyne appelait le tambour-major des puces, est un homme très intelligent, très instruit, et a été comme moi le collaborateur de Delacour, une fois seulement, pour *Turenne*, drame en cinq actes, à l'Ambigu, sous la direction Chabrillat. Delacour me disait : « Nous avons tous les atouts en mains. » Malgré ça, il perdit sa partie. La pièce faite, sur un paradoxe de Chabrillat, qu'un mari pouvait aimer l'enfant adultérin de sa femme, ne réussit pas près du public qui regimba. Au quatrième acte, des coups de fusil mal réglés amenèrent ces réflexions de spectateurs grincheux : « Tiens, c'est l'ouverture de la chasse ! »

G. C... a épousé une Américaine jolie, mais très petite ; elle avait si peur de lui, qu'elle n'osait même pas parler à table devant lui ; il lui donnait des coups de pied sous la table. Il était détesté dans son quartier. Plus tard, il battit sa femme si bien, que le père, ayant appris ça, intervint et dit :

« Nous avons des preuves que vous battez votre femme, et nous demanderons le divorce. » Mme C... se retira chez son père, et C... resta seul..... avec son déshonneur !

Vu la pièce de mon ami Sardou : *Pamela*, très intéressant au quatrième tableau qui se passe à l'hôtel d'Aligre. La Convention saisit cet hôtel et le loua à des traitants faisant un peu, avec les femmes blanches de l'époque, ce que les traitants maritimes faisaient avec les négresses jadis, un aimable commerce. Cet hôtel était une sorte de maison de jeu, tripot en somme, où toutes les élégances, les merveilleuses se rencontraient ; il y a, dans ce quatrième tableau, une exposition générale de femmes en toilettes demi-nues ; aussi je me disais à chaque instant : « Si une de ces dames qui devisent au salon se baisse, un sein va échapper de son nid, et, pendant qu'on le remettra en place, je m'écrierai : « Encore un émigré qui rentre ! » Ces dames, par malheur, n'ont pas été assez aimables pour me donner l'occasion de placer mon mot.

H. Rochefort. — S'est marié dernièrement, il a épousé sa nièce ou cousine. Rochefort n'aura jamais rien fait comme tout le monde. C'est peut-être sa raison d'être; en tout cas, il s'est très bien conduit dans l'affaire de l'ignoble Zola! la honte de la France.

1899 : 10 Février. — D'Ennery vient de mourir. Une fois Carvalho, du bureau duquel il sortait, me répéta ceci : « D'Ennery en parlant de vous a dit : « Il a du talent « ce petit. » — J'en suis d'autant plus flatté, répondis-je ironiquement, que d'Ennery a l'habitude de débiner tout le monde, auteurs compris. » Lorsqu'on portait un manuscrit à d'Ennery, il vous disait : « Je vous préviens d'avance que j'ai fait la pièce. » Ce procédé habile avait pour double but de sauver son travail s'il avait eu la même idée, et aussi de s'emparer de l'idée, si elle lui plaisait. Choler m'a cité ainsi une pièce en un acte, dont le nom m'échappe, qui a eu beaucoup de succès, et dont l'idée pre-

mière venait de lui. Choler avait eu la même mésaventure avec Meilhac ; mais il prenait très philosophiquement ces détroussages que j'abhorre, car si mon verre a été petit, j'ai toujours bu dans mon verre. Toutes les pièces que j'ai faites en collaboration ou seul ont toujours eu pour point de départ une idée m'appartenant. D'Ennery était spirite très convaincu, et j'espère pour lui que ces croyances auront adouci sa fin, qui a été dramatique comme ses œuvres.

Sardou est dreyfusard enragé ; quelle tarentule juive l'a donc mordu ? Je me le demande, comme on disait dans sa pièce : *Nos bons Villageois*.

Odry jouait dans une pièce où il y avait des calicots, et comme ces derniers croyaient qu'on allait les ridiculiser sur la scène, ils formèrent une cabale, et le jour de la première, à peine le rideau levé pour le premier acte, ils crièrent en masse : « Baissez la toile ! », et des sifflets ! Odry, homme d'esprit ou d'à-propos, fit signe qu'il voulait parler, on fit silence et il dit : « Messieurs,

vous êtes dans l'erreur, car jamais les calicots n'ont fait baisser la toile. » On rit, on était désarmé et la pièce eut du succès.

20 Mars 1900. — Dans le courant de la semaine entre le 13 et 20 mai, il s'est passé un fait monstrueux à l'Exposition universelle. Une jeune fille employée et qui portait une sacoche pleine d'argent, produit de sa recette du jour, eut le poignet tranché par un misérable qui lui enleva sa sacoche. La jeune fille, sa voisine, qui a raconté le fait à la sœur de ma bonne, a été témoin oculaire du fait et a failli s'évanouir. La jeune fille estropiée était le seul soutien de sa vieille mère et de deux frères ou sœurs. On lui a fait jurer le secret ainsi qu'aux autres jeunes filles du groupe, sinon menace de renvoi immédiat. Le misérable a été arrêté ; quel Gouvernement de bandits nous avons ! Il paraît que des gens recevant les tickets étaient des repris de justice qui prenaient tout ce qui leur tombait sous la main, pendant qu'on tendait le ticket ; c'est

M... qui aura placé ces gens-là ! Et on a promis une belle indemnité à la victime pour se taire... Après l'Exposition, on a parlé et dénoncé le fait.

La grande mode actuellement pour les musiciens, c'est d'imiter Wagner, mais sans réfléchir que ce grand musicien était aussi un grand mélodiste. Pierné a dit à Baumont, Jeaune comme avocat, Baumont comme auteur : à propos de sa dernière pièce, *la Fille de Tabarin*, de Sardou et Ferrier : « Il n'y a pas dans ma partition une seule place où l'on peut applaudir » ; cela fait pendant au fameux directeur de l'Opéra-Comique disant : « Enfin *la Dame blanche* ne fait plus d'argent. » Ce mot est une perle qui caractérise bien les jeunes compositeurs d'aujourd'hui : beaucoup de prétentions et peu de mélodies. Dans *la Fille de Tabarin*, c'est bruyant et peu intéressant... On pourrait dire beaucoup de bruit pour rien : beaucoup de bruit à l'orchestre et rien comme mélodie. La presse est surtout la grande coupable dans le résultat actuel, elle encou-

rage le récitatif et s'étonne d'un air cocasse. Bruneau, dans ce genre, est le type du genre comme absence de mélodie.

Baumont me raconte sur Reyer une bien curieuse histoire. Un jour, il composa un air qu'il joua devant un de ses amis qui le fredonna aussitôt ; voyant cela, Reyer aurait dit : « Comment, on peut retenir aussi vite mon morceau ! » Vite, il le déchira et le jeta au feu. Craignait-il la concurrence des orgues de Barbarie ? *Chi lo sa?* Ou pensait-il que son morceau, s'il était facile à retenir, était banal ? Une de ces raisons doit être la vraie.

A propos d'Ernest Reyer, je parlerai de ce qui est arrivé au sujet de *Thamara*, l'opéra en deux actes de Bourgault-Ducoudray. Toute la presse a été unanime à en faire l'éloge. Malgré cela, le mauvais vouloir de Gailhard et celui non moins influent d'Ernest Reyer ont empêché de continuer les représentations de cette pièce. Reyer craignait que le sujet de *Thamara*, qui ressemble beaucoup à celui de *Salhambo*, puisse nuire à son opéra, aussi s'est-il

montré bien petit esprit et très mauvais caractère en cette circonstance, quoique étant un grand musicien. Mais, hélas ! l'homme n'est pas parfait, et le musicien à succès est souvent bien égoïste et barre la route au plus jeune que lui, s'il croit que l'identité des sujets puisse lui nuire. En vérité, je vous le dis, Bourgault a su à quoi s'en tenir sur les manœuvres peu aimables d'Ernest Reyer, et avec sa rude franchise de Breton, ne lui a pas caché ce qu'il en pensait. Ce que j'ai pensé, moi, c'est que c'était un procédé odieux.

Bourgault me raconte, d'après ce que lui a dit Obin, l'ex-chanteur de l'Opéra, que dans la version primitive des *Huguenots*, le duo du quatrième acte n'existait pas. Après la bénédiction des poignards, Meyerbeer croyait l'acte fini sur un gros effet ; mais Nourrit, le chanteur à la mode et qui était amoureux de Mlle Falcon, voulait son effet personnel et il demanda (ayant eu l'idée du duo) des vers à Deschamps : Scribe en fut quelque peu irrité, mais attendit. Plus tard, la part de droits de Des-

champs était touchée sur celle de Meyerbeer, qui fut d'abord très mécontent ; il partit pour Berlin, mais en emportant les paroles du duo. Puis il écrivit : « Je crois avoir trouvé quelque chose de bien. » Il revint, mais on se méfiait tellement de ses variations, qu'on répéta le duo sans le convoquer aux répétitions. Plus tard, grand succès.

1901. — *Salle de première* est un petit chef-d'œuvre d'observation théâtrale que signe, dans le *Figaro*, Félix Galipaux.

Ce n'est, hélas ! que trop vrai, le mauvais vouloir d'une salle de première ; mais la vérité me force à dire que malgré, toutes ces malveillances réunies, si la pièce est bonne, ou amusante, tout fond, et le public mal disposé applaudit tout de même. Pour une première, il ne faut compter que sur soi et sur sa pièce... quant aux amis, s'ils ne sont pas très discrets, ils vous nuisent plutôt qu'ils ne sont utiles.

« On allait frapper les trois coups, lorsque

le directeur du théâtre pénétra sur la scène et donna au régisseur l'ordre de surseoir un instant. Puis, après avoir essuyé les verres de son lorgnon, courbé en deux, les mains sur les genoux, M. le directeur regarda dans la salle par le hublot spécial. Comme l'auteur allait faire « place au théâtre ! » il s'arrêta, intrigué légèrement, et questionna :

« Est-ce qu'ils ne sont pas rentrés ?

— Si.

— Chose n'est pas arrivé ?

— Si.

— Alors, que voyez-vous ?

— Beaucoup de gens !

— Ont-ils l'air bien disposés ?

— S'ils sont bien disposés ? Je vous crois ! Songez donc ! Je vois les auteurs de la pièce que la vôtre remplace ; je vois les auteurs de la pièce qui remplacera la vôtre ; je vois les autres auteurs qui attendent impatiemment leur tour ; je vois les deux directeurs, mes confrères, qui ont refusé votre pièce et ont appris le succès de la répétition générale ; je vois des journalistes qui font des

pièces... que je n'ai pas reçues; je vois deux de mes actionnaires qui m'ont recommandé une grue que je n'ai pas engagée ; je vois un de mes acteurs que je viens de résilier; je vois un de mes pensionnaires qui s'imaginait que j'allais lui confier le principal rôle de votre pièce ; je vois sur un strapontin un critiquaillon qui m'avait demandé une loge; j'en vois un autre qui m'avait demandé deux places et n'en a eu qu'une ; je vois des artistes des autres théâtres ; je vois des artistes du mien qui ne sont pas de la pièce et voulaient en être pour leurs feux; je vois les parents des artistes qui jouent ce soir de petits rôles ; je vois des maîtresses de journalistes qui viennent ce soir pour « juger » les toilettes des comédiennes... Et vous me demandez si tous ces gens-là sont bien disposés ?... Je vous crois !!! »

Le Dr Papus me raconte que, pendant la Commune, il habitait la rue Pigalle, dans un hôtel, avec son père. Quoique âgé de six ans, on l'envoyait en courses. Un jour, au bas de la rue Pigalle, il voit un soldat, tout

à fait gris, qui le visait ; il n'eut que le temps de se courber en deux, et la balle siffla à son oreille. La barricade de la place Pigalle était énorme; celle près de Notre-Dame de Lorette, idem.

23 Janvier 1902. — Vu *Siegfried* de Wagner, c'est une vraie duperie, et ce succès factice ne durera pas : *Siegfried* ne tuera pas *Sigurd*, comme le disent les ultra-wagnériens, aussi snobs qu'intransigeants. Le chef-d'œuvre d'Ernest Reyer survivra à l'élucubration lourde et assommante de Wagner, le favori du roi Louis de Bavière. Certes, j'apprécie Wagner, mais pas en tout. Il y a, dans ses partitions, des longueurs interminables, qui rendent fatigantes les représentations de ses œuvres. Sauf *Tannhäuser* et *Lohengrin*, qui, eux, sont plus serrés et tout aussi beaux que la *Tétralogie* et même *Tristan et Yseult*, on est obligé de subir un duo interminable, qui dure quelque chose comme trois quarts d'heure. Dans *Sieg-*

fried, au premier acte, il faut avaler une heure vingt minutes de musique crevante ou nuageuse, si bien qu'arrivé au troisième acte, où il se trouve de belles pages, on est tellement fatigué qu'on ne goûte plus rien. M. de Reské, qui joue *Siegfried* en bon exotique qu'il est, a, dans divers moments, été d'un ridicule achevé ; au premier acte, il fait des pieds de nez comme un petit gamin ; au deuxième acte, il montre son... disons dos, au public, en s'allongeant sur une pierre, puis dans sa promenade autour du dragon (qui étant malade peut à peine bouger) il se montre d'un ridicule achevé. Au troisième acte, il est censé traverser les flammes ; mais le héros sans peur, mais pas sans reproche, reste tranquillement dans la coulisse.

25 Février. — Nous sommes dans la grande semaine, pas celle de Trouville, mais celle du centenaire de Victor Hugo. En France, on exagère tout, aussi l'adulation pour ce poète est maintenant exorbitante.

Au XIXe siècle, nous avons eu comme poètes Lamartine et Leconte de Lisle, que je trouve infiniment supérieurs à Victor Hugo, dont on a enflé outre mesure la valeur. Jamais Victor Hugo n'a rien senti de ses poésies. Il a pondu des vers comme les poules pondent des œufs, mais sans jamais, comme Alfred de Musset, sentir ce qu'il écrivait. Musset pleurait ses poésies, sorties du plus profond de son cœur sensible et meurtri. Victor Hugo lui, à la mort de sa fille, au lieu de penser à la mort de son enfant et à la douleur qu'il aurait dû éprouver, n'a pensé qu'à écrire une pièce de vers. Il n'y a qu'une fois où Victor Hugo ait réellement senti ses vers, c'est après le 2 Décembre où, mis à la porte de France par Napoléon, il exhala sa rage en prose et en vers. Tous ceux qui ont lu *l'Histoire d'un crime* savent quelles exagérations ridicules sont contenues dans ce livre, écrit avec du fiel et de la bile plutôt qu'avec de l'impartialité. Mais l'orgueil est incommensurable de ce poseur qu'a été Victor Hugo, dont la vanité insatiable

était vraiment naïve. En voici une preuve. Un jour un de ses amis lui lut l'admirable pièce de vers de Leconte de Lisle qui commence ainsi :

Midi, roi des étés, etc.

Après la lecture, Victor Hugo dit : « C'est curieux, je ne me rappelle pas avoir fait ça ! — Parbleu, répliqua son ami ! c'est de Leconte de Lisle. » Le grand poète ignorait qu'il avait un confrère aussi grand que lui, car je donnerais deux cents pages de vers de Victor Hugo contre dix de Leconte de Lisle, qui, lui, n'a pas cherché la réclame en tout comme Victor Hugo.

Rien n'était moins fraternel pour le peuple que Victor Hugo ; quand il donnait un grand dîner à des gens du commun, on y servait du vin très ordinaire ; mais pendant le repas, un domestique venait dire à Victor Hugo : « On vous demande un instant pour une chose très urgente. » — « Excusez-moi un instant », disait Victor Hugo à ses convives. Et, comme cela était convenu, dans

l'antichambre il trouvait un garçon avec un plateau sur lequel il y avait du très bon et très vieux bordeaux que le maître dégustait pour se remettre du vin ordinaire servi à ses convives.

J'ai dit que Victor Hugo était poseur et pompeux, et j'en donne un exemple un peu rabelaisien, mais n'importe, je n'écris pas pour les jeunes filles. A un grand dîner donné par des confrères en littérature, Victor Hugo se leva et dit ceci : « Messieurs, je serai bref... Dans confrères, il y a frères ! » Tous les assistants se dirent à l'oreille : « Il y a aussi autre chose..... » Preuve évidente que tout le monde ne gobait pas sa pomposité.

Les avatars politiques de Victor Hugo ont été ceux d'un véritable Arlequin et ne lui font guère honneur. Certes l'ennui naquit, dit-on, de l'uniformité, mais ce n'est pas une raison pour sauter comme des saltimbanques à travers vingt cerceaux.

A propos de Victor Hugo, un capitaine suédois m'a raconté une assez curieuse

anecdote. Un de ses amis résidant à Paris, ayant eu un fils, alla à la mairie pour le faire inscrire, en lui donnant les prénoms très usités en Suède de Victor et de Hugo... Mais l'employé scandalisé ne voulut pas inscrire l'enfant sous ces prénoms qu'il considérait comme une profanation du grand poète. Les étrangers disent toujours que les Français ne connaissent rien des autres pays, et ce n'est, hélas! que trop vrai.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON